

Le Télégramme

du Morbihan

Quimper
9 novembre 1998

Scène nationale : « Marion de Lorme » à l'heure contemporaine



Emouvant spectacle emmené par des comédiens inspirés.

La Scène nationale proposait, jeudi et vendredi, « Marion de Lorme », une pièce de Victor Hugo. La mise en scène était signée Eric Vigner et interprétée par les membres du Théâtre de Lorient. En trois heures, contre cinq à l'origine, metteur en scène et comédiens livraient l'essentiel du drame d'Hugo.

Ecrit en 1829, la pièce est censurée. L'auteur refuse de la faire jouer et ce n'est qu'en 1831 qu'elle sera présentée aux Parisiens. En 1873, « Marion de Lorme » est à nouveau à l'affiche. Victor Hugo réside à Guernesey et c'est de Hauteville-House qu'il adresse à son futur public une préface. Devant le rideau translucide, les acteurs reprennent, à leur tour, les mots du poète. Hugo donne son point de vue, écorche la politique et les censeurs, félicite le public, « Maintenant l'art est libre, c'est à lui de rester digne... ». C'est le premier moment d'émotion intense de la soirée, il ne restera pas isolé.

Marion, la courtisane, s'est exilée à Blois, où elle veut reconstruire sa vie auprès de Didier. « Sans nom, sans titre, sans mère, mais gentilhomme », celui-ci vole au secours de Gaspard, marquis de Saverny, l'un des ex-amants de Marion. Plus tard, les deux hommes vont s'affronter en duel. Mais Richelieu, plus puissant que Louis XIII, punit de mort ceux qui croisent l'épée. Marion et le marquis de Nangis, oncle de Gaspard, intercèderont auprès du roi pour sauver l'un et l'autre, mais en vain... Alors, Marion commettra, aux yeux de Didier, l'irréparable, pour le sauver. Gaspard et lui mourront, tandis que le carrosse de Richelieu passera dans le lointain.

Marion la pure

Marion, pour Eric Vigner, c'est Jutta Johanna Weiss, blanche, aguicheuse, courageuse. Ceux qui ont vu la pièce auront désormais du mal à imaginer Marion sous les traits d'une autre comédienne. C'est elle que l'on suit pas à pas, guidé par la musique de sa voix, elle est d'origine

autrichienne. Elle donne corps à Marion, la dessine provocante, volontaire, amoureuse, naïve par amour, généreuse enfin.

Dans un décor volontairement dépouillé, sous des lumières somptueuses, les acteurs, en costume louis-philippe sont très proches de la danse. Fidèle à son style, Eric Vigner s'est penché sur la précision du geste. Alors que l'intrigue met en scène le duel et ses conséquences, sur la scène ni épée ou poignard. Mais le choc des lames retentit au-dessus des spectateurs. Le bouffon parle au miroir, histoire de ramener la pièce à des instants plus contemporain. Les musiciens de l'Ensemble Matheus, en coulisse, au départ, jouent Johan Strauss, Verdi et Sibelius, à contretemps, à contre-courant, comme pour dire : tout ceci n'a pas d'importance, le temps passe et l'on danse...

Des instants forts, des instants d'émotions intenses jalonnent ces trois heures non-stop ; bien entendu, il y a Marion, mais aussi Louis XIII, qu'Eric Vigner imagine « androgyne ». Dans les moments d'abandon, il dit son désespoir. « Moi, le premier de France, en être le dernier, je changerais mon sort au sort d'un braconnier... ». Alors, on a une larme au bord des yeux et l'on est tout acquis à sa cause.

Puis vient le dénouement, la scène finale. Au centre de la scène, les musiciens ont pris place, ils jouent « La valse triste » de Sibelius, Gaspard et Didier sont au bord de la tombe, la musique va les emporter dans son terrible tourbillon. « L'heure passe » dit le bourreau, là-bas, l'homme en rouge, dissimulé dans son carrosse, ne s'arrête pas.

A la sortie du théâtre, certains se diront « un peu décontenancés par la mise en scène d'Eric Vigner, la trouvant maniérée ». D'autres « auront par moment perdu le fil de l'intrigue ». Mais tous se diront séduits par la qualité de l'interprétation, en soulignant la performance de Jutta Johanna Weiss.

Eliane Faucon-Dumont